— On écrit de Montargis au Journal du Loiret que les vignes, dans cet arrondissement, sont gelées en moyenne aux trois quarts.

Les vignobles ont souffert beaucoup dans les Bouches-du-Rhône.

— Un épouvantable accident est arrivé sur la ligne ferrée du Grand-Luxembourg. Voici les détails que publie l'Echo du Luxembourg :

« Un train de voyageurs parti de Luxembourg samedi, à 8 heures 30 du soir, se dirigeant sur Mersch, était arrêté dans la station de Dommeldange; sa locomotive manœuvrait.

Sur l'annonce que la voie était libre, signal parfaitement exact puisque le disque placé à l'arrêt couvrait la gare, un train de quarante wagons de dix tonnes, chargés de minerais, venant d'Esch, quitta Luxembourg. A peine arrivé sur la rampe de douze les freins se rompent, la vitesse devient prodigieuse, un malheur est inévitable. De la gare de Dommeldange on aperçoit le danger, les employés ouvrent les portières au cri de sauve qui peut; au même moment le train de minerais arrive comme la foudre, et traverse le train des voyageurs dans toute sa longueur. Les éclats de toutes sortes, les pièces de bois et de fer volent et font des victimes sur le quai même de la gare.

Impossible de décrire l'horreur de cet affreux spectacle. Pendant la nuit entière on travaille à déblayer la voie. Treize cadavres, hâchés, broyés, la plupart débris informes sont retirés; toutes les personnes qui n'avaient pu se précipiter hors du train ont été tuées, sauf M. Servais et sa femme; M. Servais, bourgeois et industriel à Mersch, est grièvement blessé; sa femme a le front ouvert au-dessus de l'œil droit. Chose extraordinaire, de la voiture dans laquelle se trouvaient M. et Mme Servais, on n'a retrouvé que la plaque portant les mots ire classe.

Le nombre des blessés est assez grand aussi. Le machiniste du train de marchandises et le chauffeur s'étaient jetés à bas de la locomotive avant la rencontre.

Le chef de gare de Dommeldange, le visiteur de Luxembourg, le machiniste et le garde-frein du train de minerais ont été arrêtés.

L'avenir de Luxembourg donne les détails suivants :

Le choc fut terrible; les wagons ont été brisés en mille morceaux; 13 morts ont été tués des débris et on ignore encore le nombre des blessés.

Impossible de décrire cette scène de dévastation; les cadavres étaient mutilés d'une manière horrible : à l'un manquait la tête, à un autre les pieds; en un mot, ceux qui ont vu ce spectacle navrant ne l'oublieront jamais.

Au moment de mettre sous presse nous apprenons que le nombre des personnes gravement blessées est de 20.

Nous apprenons par le télégraphe de St-Petersbourg que, un de ces derniers jours, le prince Darenberg, attaché militaire autrichien, a été trouvé assassiné dans sa demeure. La nouvelle de ce crime a produit une profonde sensation. La victime appartient à une des plus anciennes et des plus illustres familles de la noblesse belge.

Au moment de l'envoi de la dépêche l'auteur de l'assassinat n'était pas découvert.

Le Courrier des Etats-Unis, raconte un fait horrible qui s'est passé à Baltimore : Une jeune femme de 27 ans, abandonnée de son mari et dont les facultés mentales avaient été atteintes par le chagrin, a, dans un accès de démence, tué ses quatre enfants.

Mme Marsh — c'est le nom de cette malheureuse, originaire de Berry, en Irlande — a emprunté un couteau de boucher, et dissimulant cette arme sous son châle, elle s'est rendue à l'école où se trouvait son fils aîné, James, âgé de huit ans, qu'elle a fait demander. L'enfant est accouru; aussitôt la mère l'a saisi par les cheveux, et, sans dire un mot, lui a tranché la gorge d'un seul coup de couteau, avec une telle violence que la tête a été presque séparée du tronc.

La malheureuse folle s'est ensuite élançée à la poursuite d'un camarade de son fils, le petit Burnett, qui avait été témoin du meurtre; mais l'enfant s'est sauvé et lui a échappé. Elle est alors rentrée chez elle, s'est dirigée vers la cour où deux autres de ses enfants, William et Mary-Jane étaient à jouer, et, en quelques secondes, elle les a égorgés l'un après l'autre.

Laissant là les deux cadavres, elle est montée précipitamment et a tranché d'un coup de couteau la tête de son dernier enfant, Georges âgé de deux ans et demi; ensuite elle a tourné sa fureur contre sa mère, Mme Dwyer et l'a blessée assez dangereusement pour interdire tout espoir de guérison.

Après avoir ainsi tué ses quatre enfants et blessé mortellement sa mère, Mme Marsh, redevenue subitement calme, s'est mise à vaquer à ses occupations ordinaires. Mais le bruit de cette lamentable tragédie s'était déjà répandu; elle a été arrêtée dans la soirée.

Dans une représentation équestre et acrobatique donnée sur la place des Taureaux de Mexico, un individu s'est tué en faisant des exercices gymnastiques sur un trapèze, attaché à un ballon captif.

Faisons, avec la Liberté un peu de statistique. Ce n'est pas gai, mais cela peut être curieux; il s'agit des suicides que l'année 1869 a enregistrés :

4,008 hommes et 1,003 femmes ont tenté à leurs jours.

Sur ce nombre, 960 hommes et 407 femmes se sont jetés à l'eau, 1,972 hommes et 337 femmes se sont pendus, 237 hommes et 33 femmes se sont brûlés la cervelle au moyen d'un pistolet, 251 hommes et 2 femmes se sont tués au moyen d'un fusil, 192 hommes et 143 femmes au moyen du charbon, 176 hommes et 33 femmes au moyen d'instruments tranchants, 74 hommes et 44 femmes au moyen du poison, enfin 99 hommes et 53 femmes en se précipitant d'une fenêtre ou d'un lieu élevé.

Parmi les suicides, 31 se sont précipités sous des trains en marche; un s'est laissé mourir de faim.

Sur 315 individus qui se sont asphyxiés

au moyen du charbon, 156 appartiennent au département de la Seine.

On voit par ce court exposé que le genre de mort préféré est la pendaison. Immédiatement après vient la noyade, puis le charbon, et enfin le poison.

La classe la plus éprouvée par le suicide est celle des laborieux et des journaliers, qui fournit un total de 1,420 hommes et 375 femmes.

On trouve ensuite 704 ouvriers et 29 ouvrières.

Les gens sans profession payent une dime notable. Ils présentent un total de 304 hommes et de 216 femmes.

Cette classe est la seule où la proportion soit aussi rapprochée entre les deux sexes.

Ces diables d'Américains ne doutent de rien.

En attendant qu'ils accordent à leurs femmes les droits politiques, ils les appellent à siéger comme membres du jury dans les affaires criminelles, et ils leur confient les fonctions de juges de paix.

Voici un fragment de lettre que nous empruntons au journal américain The Revolution.

C'est le fils de Mme Esther Morriss, juge de paix à Wyoming, qui écrit à sa cousine :

Vous saurez que votre tante Esther Morriss est juge de paix, et la première femme qui ait été appelée à exercer le pouvoir judiciaire sur le continent américain.

Je suis très-heureux de voir ma mère si parfaitement à l'aise dans ses nouvelles fonctions; tous nos meilleurs citoyens et tous les organes de la presse sont ouvertement ses avocats déclarés; elle est environnée d'estime et de sympathie... Je suis le clerc de ma mère et, depuis sa nomination, j'ai été continuellement occupé à étudier la loi et les formes dont on use dans cette magistrature. Je pense que nous marcherons bien, car les justiciables se montrent satisfaits.

On connaît l'esprit pratique des Américains; une fois lancée dans cette voie ils iront loin.

Cela se passe en Amérique :

Un mariage a été célébré récemment dans l'église de Saint-Nichols, à New-burry.

Le fiancé, M. James Farr, a vu soixante hivers passer sur sa tête. Malgré son grand âge, il s'est décidé à prendre femme; mais, par suite de son infirmité, une paralysie qui immobilise sans exception toutes les parties de son corps, il ne peut la conduire à l'autel, et c'est sa future, au contraire, une femme de quarante ans, qui l'y traîne dans une chaise à roulettes.

Arrivés à l'église, le marié, soutenu d'un côté par sa fiancée et de l'autre par le bedeau, parvint à gagner l'autel, et, après la cérémonie du mariage, le marié reprit sa place dans la chaise, sa femme se plaça à l'avant; une autre femme poussa par derrière, et le cortège se mit en marche dans la direction de Back street, où demeurait M. J. Farr.

Curieux paroissiens! curieux amoureux surtout!

La banale question que nous adressons à quelqu'un que nous abordons, comment vous portez-vous? à son équivalent dans chaque pays, mais la formule change un peu.

Ainsi, en traduisant littéralement :

En anglais : Comment faites-vous ?

En italien : Comment vous tenez-vous ?

En allemand : Comment vous trouvez-vous ?

En suédois : Comment pouvez-vous ?

En égyptien : Comment respirez-vous ?

En chinois : Comment est votre estomac ?

avez-vous mangé votre riz ?

En polonais : Comment vous possédez-vous ?

En russe : Comment vivez-vous sur ?

En persan : Puisse ton ombre ne jamais être moindre

THÉÂTRE DE ROUBAIX

Vendredi 13 mai 1870

Seule et unique représentation donnée par M^{me}

Marie LAURENT

Grand 1^{er} rôle des théâtres de Paris, avec les concours des artistes des théâtres de Lille et d'Amiens.

Lucrèce Borgia

pièce en 5 actes par Victor Hugo. Madame Marie Laurent remplira le rôle de Lucrèce, qu'elle a joué plus de 100 fois à la Porte St-Martin.

Dona Lucrezia Borgia M^{me} Marie Laurent; Gennaro, Morel; Gubetta, Didier; Mallo Orsini, Mucell; Jeppo Liveretto, Clarence; Don apostolozzella, Hyacinthe; Asciano Petrucci, Henri; Oloferno Vitellozzo, Suitelme; Rustighello, Perrault; Astolfo, Louis; Battista, Amoné; la princesse Negroni, M^{me} Didier. Moines, pages, gardes.

Le spectacle commencera par

Croque-Poule

vaudeville en un acte.

Prix des places ordinaire.

On commencera à 7 h. 1/2

Dernières nouvelles.

L'Émeute.

Paris, jeudi matin.

Nous employons encore aujourd'hui ce titre faute de trouver un nom plus juste au spectacle étrange auquel nous assistons depuis trois jours.

D'un côté, il y a des hommes et des gamins sans armes qui font plus de bruit que de besogne, qui n'attaquent ni ne résistent, mais qui ne reculent que pour re-

venir tout aussitôt à la charge, et, en face d'eux, des soldats et des agents de police irrités d'être ainsi tenus en échec pendant des nuits entières par quelques poignées d'êtres insaisissables.

Nous le répétons, il n'y a donc pas d'émeute.

Si quelques coups sont donnés et reçus de part et d'autre, le nombre des horions est, en quelque sorte, insignifiant, eu égard au chiffre des hommes qui se trouvent en présence.

Et c'est parce qu'il n'y a pas d'émeute que nous ne voulons pas, par l'abondance des détails, donner à l'événement plus d'importance qu'il n'en a eu en réalité.

Toute la journée, des rassemblements n'ont cessé de se former sur la place du Château-d'Eau. Des escouades d'agents les dispersaient au fur et à mesure de leur formation.

Tout individu, homme ou femme, qu'en bas faisait quelque signe d'intelligence aux soldats qui se tenaient aux fenêtres, était immédiatement arrêté. Une soixantaine d'arrestations ont été opérées ainsi.

Le trottoir de la caserne était gardé par un piquet du 29^e. Impossible d'en approcher.

Tous les gens arrêtés sont dans la caserne, où on procède à un interrogatoire sommaire. Le faubourg est calme en apparence, mais il est nerveux. Les voitures qui circulent, les pavés que les ouvriers de la Ville mettent en place, les agents qui font leur faction, tout cela sent l'émeute. On se regarde avec défiance et curiosité.

A cinq heures, un chasseur en petite tenue passe conduit entre quatre agents jusqu'à la caserne du Prince-Eugène.

Voici les nouvelles de la veille qu'on recueille : l'histoire de l'officier supérieur tué n'est pas vraie; c'est sans doute le récit de l'attentat Philibert qui, d'exagération en exagération, sera devenu un autre crime.

Nouvelle plaisante :

Neuf grosses tonnes de la Mutualité et une voiture de la Compagnie Lesage ont été prises par les émeutiers dans la soirée de mardi. On n'a encore rien retrouvé, ni les voitures, ni les chevaux, ni même les charretiers.

A cinq heures et demie, les gardes de Paris quittent leurs casernes et se réunissent dans le quartier des troubles. Les curieux abondent, la foule commence à sortir.

— Ça se charge pour ce soir, dit un gars.

Depuis six heures, la pluie, qui menace depuis midi, tombe un instant. Tous les gens d'ordre désirent une belle et bonne averse qui empêcherait les rassemblements de se former. Hélas! la pluie cesse.

A huit heures arrivaient sur la place du Château-d'Eau, par le boulevard Saint-Martin, le 5^e de hussards, et par le boulevard du Prince-Eugène deux régiments de ligne; en même temps on battait le rappel dans la caserne.

La place était encombrée. La cavalerie, appuyée par les agents, la débarrassa entièrement. Les vedettes formaient une immense cercle vide, partant des Folies-Dramatiques pour aller jusqu'au Théâtre-Déjazet. La circulation, interdite par le boulevard, se faisait par les rues adjacentes. Il était impossible que des rassemblements pussent se former, car on ne leur en laissait pas la place.

A neuf heures, il se fait un grand mouvement de troupes.

Les gardes de Paris, bivouaqués depuis six heures à la mairie de Belleville, descendent et forment un cordon qui bloque le haut du quartier de la Courtille. En même temps, un régiment de ligne montait le faubourg, un autre longeait le canal jusqu'à la rue Saint-Sébastien, laissant un piquet à chaque rue, et des compagnies étaient détachées sur les flancs. Le mouvement est simultané, et, en moins de dix minutes, tout est cerné de l'hospice Saint-Louis à Bataclan. Des patrouilles de cavaliers circulent sur les boulevards extérieurs.

M. Philibert — et non Filobert, comme l'imprimait hier un de nos confrères — va beaucoup mieux aujourd'hui. La balle a traversé la main gauche sans causer de lésion trop grave. Il a eu un léger accès de fièvre, dont le chirurgien-major prédit la fin pour la matinée de demain.

Quelques renseignements complémentaires sur la soirée d'avant-hier.

M. Leroy de Keraniou, commissaire de police, a été blessé à la jambe; le maréchal-logis Millot, de la garde de Paris, l'a été à la cuisse; et le brigadier Monchot, de la même arme, l'a été à la joue, dans l'affaire de la rue Folie-Méricourt.

Pendant la charge de cavalerie et de sergents de ville, qui a eu lieu un peu avant minuit, rue Notre-Dame-de-Nazareth, le sous-brigadier de sergents de ville Cotelle a reçu une pierre qui lui a fracturé le crâne. Sa vie est en danger.

Dans le même engagement, un maréchal-logis et deux gardes de Paris ont été blessés.

Il n'y a point eu, comme le disait hier un de nos confrères, d'émeutier tué sur une barricade et qui serait mort en criant : Vive Rochefort! Vive la République!

L'homme qui a tiré sur le lieutenant Philibert est un peintre sur porcelaines, nommé Mallet, qui se prétend descendant du fameux général Mallet. Il est marié et père de plusieurs enfants.

Il a été fait dans la nuit d'avant-hier deux cent quatre-vingt-seize arrestations. Quarante-vingt-dix individus arrêtés étaient vêtus de blouses blanches. Douze étaient blessés, et l'état de l'un d'eux a été jugé assez grave pour que son transport à l'hôpital fût immédiatement ordonné.

Les individus arrêtés ont été conduits au dépôt de la préfecture, dans la nuit, par le 7^e bataillon de chasseurs à pied.

E. M.

Le bruit a couru que le 7^e et le 29^e de ligne allaient quitter Paris. Ce bruit, nous pouvons l'affirmer, est complètement faux. Il aurait pu, hier matin encore, avoir une certaine apparence de vérité. Mais la conduite de ces braves gens dans la nuit d'hier a prouvé que s'ils entendent garder avec raison, du

reste, la liberté du vote, ils n'en conservent pas moins la religion du drapeau.

Il faut d'ailleurs bien peu connaître les troupiers pour se méprendre sur leurs sentiments. Ils sont foncièrement blagueurs, et ils débient d'avance, au point de vue du plan et de la stratégie, toutes les campagnes qu'ils vont faire. Mais quand on les lâche... ils ne manquent jamais de faire une trouée dans les rangs de l'ennemi. La seule récompense qu'ils demandent, c'est de plaiser les tacticiens et de dire que ce sont eux, eux seuls, qui ont tout fait.

Voulez-vous savoir maintenant quelle est l'origine des votes non? Un soldat le laisse tomber, tout comme Eugène Tarbé, dans l'urne, parce qu'il est mécontent de son caporal; un caporal, parce qu'il n'aime pas son sergent; un sergent parce qu'il en veut à son lieutenant de deux jours de salle de police qu'il croit injustement infligés. Voilà tout.

Et dire que Paul Maurice, qui n'a jamais touché une baïonnette, compte sur celles-là! C'est un four de plus qu'il faut ajouter à sa collection.

La garde de Paris a dû faire une charge à la baïonnette pour dissiper la foule qui était massée, vers dix heures, à l'entrée du boulevard de la Villette.

En voyant les municipaux s'avancer le fusil en avant, la foule s'est dispersée en un instant.

Une autre charge vigoureuse, mais tout aussi inoffensive, a été faite à peu près à la même heure sur la place du Château-d'Eau pour chasser les curieux qui s'obstinaient à stationner autour des soldats.

A diverses reprises, dans tout le quartier du Temple, la police a fouillé les gens qu'elle rencontrait isolés ou par bande. Ceux qui étaient trouvés porteurs d'armes ont été maintenus en arrestation.

On a visité également toutes les maisons en construction du boulevard de Belleville et des environs, pour s'assurer qu'il ne s'y cachait point de vagabonds. On y a découvert et arrêté, en effet, une quinzaine d'individus.

En somme, les arrestations faites dans le cours de la soirée d'hier, ne s'élèvent guère qu'à soixante-quinze environ.

Le cabinet du préfet de police a été assailli pendant toute la soirée par des visiteurs officiels.

Le prince Napoléon est venu chez M. Pietri vers 9 heures 1/2.

Minuit et demi. — La sortie des théâtres et des cafés s'effectue fort paisiblement. Le cordon de cavaliers qui occupe les débouchés de la place du Château-d'Eau est toujours à son poste; seulement, les hussards ont mis pied à terre presque tous, pour se délasser un peu. Leur faction dure depuis huit heures.

Le théâtre du Château-d'Eau, qui avait fait relâche la veille, jouait hier.

La consigne des troupes qui cernent les quartiers du faubourg du Temple et Oberkampf se relâche un peu; on laisse passer les habitants qui rentrent. Les soldats piétinent dans la boue, sous la pluie, qui n'a pas cessé depuis huit heures environ. Ils ne sont pas enchantés.

La veille, ils sont restés jusqu'à quatre heures du matin à leurs postes, et ils envisagent avec une vive contrariété une pose analogue aujourd'hui. Les perquisitions continuent.

La journée s'est, en somme, assez bien passée. L'emploi de la troupe en temps opportun, — jointe à cette pluie bénie qui a noyé l'émeute, — ont empêché les rassemblements de se former et rendu inutile l'intervention des casse-tête et les assomades qui avaient si mal terminé les deux jours précédents.

A une heure, les hussards rejoignent leurs casernes et vers deux heures l'infanterie en fait autant. La garde de Paris rentre dans le même temps, et les agents quittent les postes dans lesquels ils étaient massés.

Tout est tranquille.

Henri Chabrillat.

Dépêche télégraphique.

(Service particulier du Journal de Roubaix.)

Plébiscite.

Vote de l'Algérie.

Paris, jeudi soir.

Les votes de l'Algérie donnent les résultats suivants :

PROVINCE D'ALGER.

5823 OUI.

5065 NON.

PROVINCE D'ORAN.

3008 OUI.

4152 NON.

PROVINCE DE CONSTANTINE.

1960 OUI.

4264 NON.

TERRITOIRE MILITAIRE.

237 OUI.

74 NON.

ARMÉE.

30465 OUI.

6029 NON.

COMMERCE

Dépêches télégraphiques

reçues sur place.

Liverpool, jeudi.

Dépêche communiquée par le Cercle de l'Industrie.

Ventes, 12,000 b.; marché ferme; Orléans, 11 3/8.

Havre, jeudi.

Dépêche communiquée par le Cercle de l'Industrie.

Ventes, 3,000 b.; prix soutenus; terme tous mois, 129.

New-York, 23 1/2.

Recettes, 25,000 b.

Havre, jeudi.

(Dépêche de MM. Kabié et Cie, communiquée par M. Bulteau-Desbonnets.)

Ventes, 2,600 b.; marché très-ferme; prix inchangés; mai, 128; autres, 129.

Liverpool, jeudi.

(Dépêche de MM. Kabié et Cie, communiquée par M. Bulteau-Desbonnets.)

Ventes, 10 à 12,000 b.; marché ferme; hier soir, très-actif.

HAVRE, mercredi 11 mai 1870. — Les affaires se sont encore activement continuées hier soir, principalement pour livrables à pleins prix. On faisait du Louisiana strict ordinary de 113 à 115 fr.; du strict good ordinary à low middling, à 129 fr.; de l'Oomra départ février, à 110 fr. 50.

Aujourd'hui, nous avons une bonne demande de filature pour disponibles à prix fermes, soit de 134 à 133 fr. pour bon très ordinaire Louisiana, et même jusqu'à 134 fr. pour lots extra en soie. Les petits cotons sont fort raides aussi.

A livrer, par contre, le mouvement a été beaucoup plus limité, et il ne s'est coté que quelques ventes directes en cotons Louisiana, sur échantillon de 129 fr. 50 à 131 fr., et de l'Oomra, embarquement mai-juin, à 106 fr.

A terme, il s'est traité ce matin du Louisiana de juillet à septembre, de 128 fr. 50 à 129 fr., mais les avis plus calmes de Liverpool reçus cette après-midi et un changement subit de vent a ramené des vendeurs à 128 fr. 50, tandis que les acheteurs n'offrent plus que 128 fr. pour les mois prochains.

Les ventes notées à quatre heures vont à 3,496 b. dont 1,250 b. environ d'hier.

Laines. — La demande reste très active pour les provenances de la Plata, à prix très fermes. Il a été noté aujourd'hui 461 b. Montevideo, suint de 172 fr. 50 à 197 fr.; 107 balles Buenos-Ayres dito, de 130 fr. à 145 et 147 b. Bande-Orientale dito, de 177 fr. 50 à 197 fr. 50 les 100 kil.

BOURSE DE LILLE.

Cours du 11 Mai 1870

OBLIGATIONS DES VILLES.

Armentières.	503
Lille 1860. J. A. 1865.	101
Lille 1863. J. J. Janv. 1864.	98 50
Lille 1868. Libérées.	508 75
Roub.-Tourcoing, R. à 50.	42 30

VALEURS LOCALES.

Caisse commerc. de Lille, Verley, Decroix.	565
Comptoir Devidler et C ^o .	515
Crédit industriel du Nord.	518 75
Caisse Pérot et Comp.	591 25
Compagnie le Nord incendie	
20 fr. p.	1300
Gaz de Wazemmes à 50.	1520
— n	1125
Caisse commerc. de Roubaix.	557 50
Lille à Béthune, actions.	406
Lille à Béthune, oblig.	308 75
Aniche (le douzième)	240
Azincourt.	240
Auchy-au-Bois.	2850
Bruay.	440
Bully-Grenay anc.	925
Carvin.	10075
Courrières.	625
Campagnac.	1300
Douvrin, anc.	1400
Douvrin nouv. 1864.	9135
Escarpelle.	1550
Epinac.	940
Ferfay.	1400
Fiennes et Harding.	9135
Lens.	1550
Liévin.	940
Meurchin.	940
Vicoigne-Nœux.	940
Vendin.	940
Thiv. et Fresnes (M.).	940